

DISTRIBUTION ET CONTEXTE DANS UNE DESCRIPTION LEXICALE¹

The author takes up the Saussurian hypothesis that «langue is (...) a principle of classification» and tackles the question : is it possible to find lexical classes, and how ? To answer this, he proposes to describe the behaviour of lexical items in utterances (i.e., in a syntagmatic approach) and draws from a previous description of substantives three conclusions, which are three methodological principles :

- a) it seems possible to «gather» items of the basis of differences in behaviour (rather than on the basis of similarities) ;*
- b) the description of the behaviour of a lexical item should take the whole utterance into account, and not just the local relations of dependency, restriction between syntactically related items, and*
- c) the mapping of semantic or cognitive identities on networks of differences seems very problematical.*

0. Introduction

01. Ces réflexions sur la méthode distributionnelle dans une description lexicale ont pris corps dans un travail (que je poursuis actuellement) portant sur environ trois cents substantifs ; ces substantifs ont été rassemblés par Y. GHEERBRANT (GHEERBRANT 1978) comme formant une classe naturelle, la classe des noms de sentiment. Un de mes objectifs est de travailler dans le domaine du lexique à partir d'une des propriétés définitoires que SAUSSURE donne de la langue : «.. la langue est un tout en soi et un principe de classification». (SAUSSURE 1974, 25). Ce point est important en lexicologie où les regroupements de lexèmes ont surtout été établis à partir de taxinomies, spontanées ou savantes, instaurant un «découpage du monde» ; elles sont appliquées de l'extérieur au lexique et non pas découvertes dans le lexique. La classe des noms d'espèces naturelles (Names of Natural Kinds) dans les textes de philosophie du langage qui proposent les notions de désignateur rigide et de stéréotype (KRIPKE, 1972 ; PUTNAM, 1975) est également postulée sur la base d'un savoir et non pas déduite d'une description linguistique de ces substantifs.

02. La démarche de Y. GHEERBRANT, et plus généralement du LADL, s'inscrit dans un paradigme différent en recherchant des critères explicites permettant d'isoler des ensembles lexicaux. Ces critères sont recherchés dans une description extensive des aptitudes combinatoires des lexèmes et sont conçus comme des propriétés sélectionnelles ou transformationnelles des lexèmes ou des phrases simples dans lesquelles ils apparaissent. Y. GHEERBRANT

retient, comme critères définitoires d'un «nom de sentiment», la possibilité pour un substantif d'apparaître dans :

- (1) a) la phrase classificatoire « N_0 est un sentiment» considéré comme une phrase élémentaire (HARRIS 1968, 33 et 59)
 b) une phrase de forme «*No (hum) éprouve de le N_1 où éprouver est défini, de manière imprécise, comme verbe - support, verbe - extension de support (avoir), verbe approprié². Retenons que c'est un verbe qui permet une double analyse du GN qu'il régit :*
- (2) a) *C'est de la haine contre Pierre qu'éprouve Marie*
 b) *C'est de la haine qu'éprouve Marie contre Pierre.*

03. Ces deux critères demandent à être précisés. Le critère (a) ne semble pas pouvoir être tenu pour un critère linguistique. S'il est vrai que les phrases classificatoires présentent des restrictions particulières² sur les déterminants, le choix du classifieur varie selon les univers de savoir³. On retrouve la même variation dans les «têtes de définition» en lexicographie. C'est ainsi que :

- (3) La joie est une passion
 un mouvement (vif et agréable)
 un plaisir (de l'âme) in *Littre*
 une (vive) impression (de plaisir) in *DG*, 1893
 une émotion (agréable et vive) in *Robert*, 1959
 un sentiment (de bonheur...) in *Larousse de la Langue Française*, 1975

Le critère (b) renvoie à la compatibilité sémantique entre *éprouver* et son complément d'objet (restriction de sélection) ; la présence du partitif ne peut être tenue pour un trait de sous-catégorisation stricte de *éprouver*. C'est, donc, un certain savoir de «ce qui est tenu pour un sentiment» et de «ce que doit être la relation entre une personne et tel sentiment pour qu'elle soit dite l'éprouver» qui va régler l'épreuve d'acceptabilité à laquelle sont soumis les substantifs dans les deux phrases (1a et b). C'est d'ailleurs un tel savoir qui explique pourquoi des énoncés tels que (4) et (5) peuvent être jugés acceptables :

- (4) *La consternation* | est un sentiment
La démoralisation
L'épatement
- (5) *La foule* | éprouve | *de la consternation devant ce spectacle*
L'élève | | *de la démoralisation devant ce problème*
Marie | | *de l'épatement au cirque.*

Ces jugements sont cohérents si on les réfère à la glose de l'homogénéité sémantique que présente, selon GROSS, la grande majorité des verbes qu'il rassemble dans la table 4 : «activité psychologique...» déclenchée «par N_0 et «éprouvée» par N_1 » (GROSS 1975, pp. 170, 220).

On retrouve donc, de façon détournée, l'application de l'extérieur d'une classification dans une description qui aurait dû avoir pour but de la produire⁵.

0.4. Sur la base de ces remarques j'ai repris la description de ces substantifs à la recherche de «principe(s) de classification». Elle consiste dans un premier temps, à recenser le plus extensivement possible des «comportements» dans les énoncés, qui seraient spécifiques à certains groupes de lexèmes et qui, de ce fait, les différencieraient d'autres groupes. Elle est menée dans des énoncés de forme, «*verbe-support déterminant substantif*». A cela deux raisons, les expressions de cette forme sont bien connues grâce aux descriptions du LADL et les substantifs retenus par GHEERBRANT acceptent un grand nombre de ces verbes (*avoir, donner, faire, mettre, prendre, être, porter*). La recherche est d'emblée contrastive : on ne peut, par exemple, étudier la combinatoire avec *avoir* de substantifs tels que *joie, peine* (...), sans étudier aussi *patience, courage* ou *cafard, frousse*, puisqu'ils sont tous combinables avec *avoir* et justement de manière différente⁶. Si j'appelle les substantifs tels que *joie, peine*, (...) des «noms de sentiment» ou *patience, courage* (...) des «noms de qualité» c'est par commodité de présentation. Rien en effet, ne permet de poser à priori qu'un faisceau de différences correspond à une seule notion sémantique, à une seule catégorie de savoir ou à une particularité dans le mode de référer. On doit même envisager le cas où des classifications lexicales ne correspondent pas (ou plus) à des classifications de nos savoirs (spontanée ou savante). La recherche se présentera, donc, comme une recherche extensionnelle en consultant des groupes d'items se distinguant d'autres groupes. Ces groupes constitués, (il semble en effet qu'ils soient constituables), il restera à se demander si l'on peut parler, à leur propos, de classe, si *classe* correspond à un ensemble lexical pour lequel on peut définir des critères d'appartenance en termes de propriétés que doivent posséder ses membres. Je me limiterai, dans cet article, à certains points de méthode⁷. Je renvoie à MARANDIN 1984 (LIXX, 10) où je présente des descriptions illustrant l'approche méthodologique ici esquissée.

I. Démarche.

La première phase de la démarche peut être comparée à la confection d'un dispositif de filtrage. Soit une liste d'items de départ⁸ tels que *joie, amertume, rancœur, morgue*, (...), substantifs qui se trouvent dans GHEERBRANT 1978 et une liste de structures (au sens du LADL) telles que « N_0 a de le N_1 », « N_0 a le N de V inf» (...), les structures constituent les filtres et les substantifs sont répartis en plusieurs groupes au cours d'une épreuve d'acceptabilité portant sur leur aptitude à entrer dans cette structure. On obtient logiquement trois listes : les substantifs qui y sont possibles, ceux qui y sont impossibles et ceux pour lesquels il y a hésitation. Dans cette étape, il n'y a pas réduction de la liste des indécis. Je donne, ici, un seul exemple dans une structure en *avoir*.

1.1. Soit la structure « N_0 a de le N » (phrase simple au présent sans expansion, le substantif est combiné avec l'article partitif), on constate :

- (6) a) *Pierre a de la peine*
du chagrin
*(du souci)*⁹
- b) *Pierre a de la patience*
du courage
de l'abnégation
(...)
- c) ? *Pierre a de la joie*
de la crainte
de l'inquiétude
du désespoir
(...)
- d) ?? *Pierre a de la colère*
de la haine
du mépris
(...)
- e) ?? *Pierre a de la surprise*
de l'épouvante
(...)
- f) ?* *Pierre a de la consternation*
de la démoralisation
de l'épatement
de l'embêtement
(...)

Les groupes (6a) et (6b) ne posent pas de problèmes. En particulier, les énoncés (6a) pourraient être des réponses à des demandes d'information du genre : «mais qu'est-ce qu'à Pierre ?» comment va Pierre ? Je laisse (6b) de côté dans cet article¹⁰. Le groupe (6c) semble réticent : de (6d) à (6f), il semble que les substantifs testés soient de moins en moins possibles.

1.2. Cette première phase accomplie, suit une seconde étape de travail sur les listes constituées, dans deux directions :

- a) Dans le cas de (6a), a-t-on un phénomène local (lié au substantif, à la combinaison «article partitif et substantif» ou «avoir article partitif et substantif») ou bien va-t-on retrouver cette même liste singularisée dans d'autres contextes ?
- b) Dans le cas de (6b - f), pourrait-on lever la réticence ou le jugement d'impossibilité modulo une variation de contexte ?

1.2.1. Pour apporter quelques éléments de réponse (non suffisants) à (a), on constate que :

- i) les substantifs de (6a) sont les seuls à apparaître dans la structure « N_0 fait de le N_1 à N_2 » (où N_0 est «agent» et où de le indique l'article partitif) :
- (7) a) *Pierre fait du chagrin* | à Marie
de la peine
du souci
- b) * *Pierre fait de la joie* | à Marie
du plaisir
du désespoir
(...)

ii) dans le schéma de phrase «*Det. N fait faire qqc à qqn*», ils semblent les seuls à pouvoir apparaître avec l'article indéfini *un* sans modifieur, alors que les substantifs de (6 c - d) ne semblent possibles qu'avec *un...modifieur* :

- (8) a) *Un chagrin* | précipita Pierre dans les bras de Marie.
Une peine
Un souci
- b) (? *Une joie + une joie folle*)
(? *Une colère + une colère folle*)

L'enquête doit être poursuivie, mais il y a présomption que nous avons là un groupe singulier (et très restreint)¹¹.

1.2.2. Pour apporter quelques éléments de réponse à (b), on constate que certaines variations de contexte permettent de qualifier les jugements en (6). Trois cas se présentent :

- i) La combinaison «avoir de le N » est possible. C'est le cas de (6c et d) :
par ajout d'une expansion prépositionnelle, ou d'un ajout phrasique saturant :
- (9) a) *Pierre a de la colère contre* | Marie
de la haine contre
du mépris pour

. et/ou par variation temporelle / aspectuelle :

- b) *Pierre eut de la joie en revoyant Marie*
Marie revint plus tard, il en eut de la joie.

ii) La combinaison «avoir de le N » ne semble pas possible ; néanmoins la combinaison «avoir + N » est possible si le N est combiné avec *un ... modif* ou si *avoir* apparaît dans une relative. C'est le cas de (6e) :

(10) a) ?? Marie revint sur ses pas ; Pierre en eut de la surprise de l'épouvante

b) La surprise | qu'eut Pierre en entrant
L'épouvante | qu'a Pierre lorsqu'il voit Marie

iii) La combinaison avec *avoir* ne semble pas possible, quel que soit le déterminant ou l'énoncé d'occurrence. En particulier, même la combinaison avec un... *modif* ne semble pas rendre possible un énoncé en *avoir*. C'est le cas de (6f).

(11) a) ?? L'ouvrier a/ eut un harcèlement incroyablement après le travail.

a') ?? Marie a eu un épatement qui m'étonne, au cirque.

b) ?? La démoralisation qu'eut l'élève après ce travail...

b') ?? L'épatement qu'eut Marie au cirque

On retrouve parmi ces substantifs beaucoup de déverbaux des verbes de la table 4 de GROSS. Ils ne semblent possibles avec *avoir* que dans un énoncé de forme «avoir un moment de N» (où *moment* tient lieu d'un paradigme contenant, *instant, minute...*):

(12) L'élève | eut un moment | de démoralisation
Marie | d'épatement

1.3. Une telle démarche semble pouvoir nous conduire à l'objectif décrit au paragraphe (04). Elle met en oeuvre les trois règles de conduite suivantes :

a) ne pas réduire d'emblée les différences entre lexèmes, fussent-elles en apparence ténues. *Joie* n'entre pas dans la structure «N₀ a de le N» de la même manière que *chagrin, peine*. Cette différence renvoie-t-elle à une différence de «contenu sémantique», une différence aspectuelle, une différence de point de vue inhérent à l'usage des substantifs ? *Joie* n'est pas combinable avec *avoir* au même degré que *surprise*. Ces constats ne deviennent pertinents² que lorsqu'ils sont corrélés. En l'occurrence il semble que l'on puisse mettre en parallèle la situation en (6) avec la distribution d'un autre verbe-support *donner* : *donner* (dans une relative avec un sujet non restreint) semble possible avec les items de (6a - d), plus difficile avec les items de (6e) et impossible avec ceux de (6 b).

b) ne pas réifier les énoncés servant de contexte dans le recensement des différences entre items. Reprenons la métaphore du filtrage. Les lexèmes viennent se loger en une place vide dans une phrase, ils sont fermés sur eux-mêmes et l'insertion est conçue comme un phénomène local de restriction-dépendance. En ce sens, ce dispositif est construit sur le même schème que la règle d'insertion lexicale dans le composant de base d'une grammaire transformationnelle (*modèle Aspects*). Or, des variations contextuelles modifient le jugement d'ac-

ceptabilité portant sur ce qui apparaît comme une combinatoire entre lexèmes : nous avons là l'indice d'une interaction plus généralisée. Méthodologiquement, cela implique que l'on puisse prendre ces contextes à leur tour comme objet de description. Voir, sur ce point, quelques indications dans MARANDIN 1984.

c) ne pas convertir d'emblée une différence (un faisceau de différences) qui singularise un groupe d'items par rapport à d'autres en une identité (sémantique, référentielle, fonctionnelle) propre à ces items (sous forme d'un trait, d'un sème, etc...). Cette dernière règle (où l'on retrouve le primat de la valeur de Sausure) me semble confortée par la situation empirique suivante : ces listes de lexèmes (singularisées dans plusieurs contextes) ne sont pas fermées ; les différents items peuvent y participer à des degrés variables. Elles sont d'ailleurs des points de fixation que des ensembles délimités. On trouvera de nombreux lexèmes flottant entre deux listes ou, dans un contexte particulier, des items empruntant par transfert le comportement de lexèmes d'un autre groupe.

2. Le jugement d'acceptabilité

L'instrument de cette démarche est un jugement d'acceptabilité / inacceptabilité ou un jugement interprétatif (la reconnaissance d'un effet de sens, d'une différence de sens). Or, ce jugement peut être extraordinairement fluctuant. Au lieu de considérer cette labilité comme une calamité extérieure à la description, il me semble préférable de la prendre de front et de la considérer comme constitutive de l'objet à décrire. Et ceci, de deux manières différentes :

a) décrire la variation de ces jugements,

b) réduire ces variations en multipliant, entrecroisant les occasions de jugements et en les confrontant à un travail sur corpus. A ce titre, les données du T L F sont précieuses, dans les limites du corpus constitué, la langue écrite.

2.1. *L'analogie*. Lorsque l'on teste une liste de lexèmes dans un énoncé donné (sur le modèle de 1.1.), tout se passe comme si, pour certains items, le jugement portait sur un autre item que celui qui est l'objet effectif de l'épreuve. Par exemple, dans le test systématique des «noms de sentiment»,

(13) a) Faire du ski est un harcèlement | pour Marie
b) une fatigue

a) Pierre a | du courroux | contre Marie
b) de la colère

J'acceptais les énoncés (a) sur la base de (b).

Ce phénomène «d'analogie syntaxique» est intéressant en soi. On peut le décrire de deux manières :

a) certains items, sans doute à la faveur d'une proximité sémantique^{1,3}, jouent le rôle de prototype syntaxique (modèle, exemple) pour d'autres.
 b) les aptitudes combinatoires d'un item ne sont pas des «propriétés inaliénables»; il est plus ou moins compatible avec elles. Il faut alors concevoir ces aptitudes non comme définitoires de l'item, mais de «la classe» dans laquelle il peut entrer, c'est-à-dire en fin de compte, des énoncés dans lesquels il peut apparaître.

Quelle que soit la formulation, ce phénomène me semble conforter la décision de travailler sur des groupes de lexèmes et non lexème par lexème, ainsi que la règle de conduite au paragraphe (1.3.c)^{1,4}.

2.2. *Hasard*. Au moment où je rédige cet article, je tombe sur l'énoncé suivant. Il s'agit d'une citation de Charles - Louis Philippe dans *Libération* (27/12/83; 22 a) :

(14) «Mon père a de la crainte, lui qui sait que les fils d'ouvrier participent de la vie ouvrière (...). Ma mère verrait bien les choses comme je les vois, mais elle a de l'inquiétude parce qu'en fin de compte on ne sait pas...»

Il y a donc tension dans la description entre :

- i) le jugement porté en (6c)
- ii) cet énoncé 14.

Loin d'être réhibitoire, cette tension relance la description en mettant en question le jugement de (6c) et/ou la possibilité de (14). On peut, par exemple se demander en quoi (14) ressemble à (6a) ou à (6b). Je n'ai pas pour le moment d'argumentation bien décisive. Je n'avancerai, donc, qu'une interprétation. Dans (14), *crainte* et *inquiétude* sont «vues» comme des «propriétés», la valeur des énoncés en *avoir* serait alors proche de :

(14') *Mon père est craintif*
Ma mère est inquiète (d'un tempérament inquiet)

En (14), *crainte* et *inquiétude* seraient plus des «noms de qualité» (tels que les substantifs en 6a) que des «noms de sentiment». A moins qu'il ne faille rechercher une explication en termes de différence diachronique.
 Quelle que soit la direction de recherche à prendre et les termes de la description du contraste entre (6c) et (14) (auxquels on doit ajouter d'autres exemples pour en réduire le caractère fortuit), de tels événements dans l'ordre de la description me semblent rendre nécessaire la règle de conduite adoptée au paragraphe (1.3.b). Les différences de comportement entre lexèmes sont corrélatives d'une différence dans la valeur des énoncés eux-mêmes (revoir la note 10). C'est dire que N_0 *a de le N* n'est un contexte identique pour les items testés que formellement.

2.3. *Compétence et corpus*. L'opposition entre «travail sur corpus» et «travail en compétence» me semble non fondée et malsaine. Que signifie, d'ailleurs, la notion de compétence appliquée au lexique ? Si l'on peut postuler qu'un locuteur (linguiste) possède le(s) système(s) syntaxique(s) de sa langue, il serait peu vraisemblable de croire qu'il en connaisse le lexique dans son extension et ses organisations. Ce n'est donc pas couper la poire en deux que de prôner le recours à aux corpus et à la compétence (évidemment active dans le travail sur corpus). C'est approfondir la dimension contextuelle et discursive de la démarche, c'est également privilégier la prise en compte des différences sur les opérations de généralisation et d'homogénéisation qui sous-tendent la notion de compétence^{1,5}.

Je prends un dernier exemple à propos des verbes-supports eux-mêmes. On constate, quand on étudie les co-occurrences entre verbes-supports et les substantifs ici considérés, dans les données rassemblées au T.L.F., que :

(15) a) *Porter* (dans la structure « N_0 porte det N_1 à N_2 ») apparaît essentiellement dans une relative. cf. *la haine, l'admiration que Pierre porte à Marie*.

b) *Mettre* (dans la structure « N_0 met N_1 en N_2 ») apparaît uniquement en phrase simple ou en incise. cf. *mettre qqn en fureur, en gaieté; un peintre, mis en peine par la niaiserie provinciale* (BOUSQUET, *Traduit du silence*)

c) *Faire* (dans les deux structures définitives des tables 3 et 4 de GIRY 1978) apparaît uniquement en phrase simple. cf. *La nuit fait peur à Pierre; Marie fait du chagrin à Paul*.

d) *Avoir* et *donner* (dans les structures « N_0 a det N » et N_0 donne det N_1 à N_2) semblent apparaître indistinctement en phrase simple ou en relative: cf. *Pierre a de la peine. Marie donne de la joie à Pierre*.

On peut négliger de tels constats et les imputer aux hasards des performances. Pourtant ils pourraient indiquer que les verbes-supports ne forment pas un ensemble homogène de verbes. Ils semblent, en effet, investis de deux fonctions, qui varient avec le verbe-support et le substantif cooccurrent :

a) ils sont supports d'un substantif avec lequel ils forment une quasi-location verbale. Le cas le plus extrême étant « N_0 (non restreint) fait det N_1 à N_2 (*hum*)» (table 4 de GIRY; *Pierre fait peur à Marie*), les expressions de cette forme ne sont susceptibles d'aucune transformation. On ne peut pas remplacer *faire* par un autre verbe.

b) ils sont supports de «complément» d'un substantif. Ils permettent alors des groupes nominaux dissociés (et parfois la double analyse du groupe nominal. cf. GIRY 1978 b) et ils peuvent être remplacés par d'autres verbes qui eux aussi permettent un groupe nominal dissocié (verbes-extension de support du LADL?). Par exemple :

(16) Pierre a
porte
éprouve
ressent
nourrit

de l'admiration
pour Marie
à Marie
pour, à l'égard de Marie

(16') L'admiration

qu'	a	Paul	pour Marie
que	porte		à Marie ¹⁷
	éprouve		pour, à
	ressent		l'égard de
	nourrit		Marie

L'hypothèse, à fonder, serait que *avoir* et *faire* ne sont pas des verbes-supports en un même sens.

3. Approche globale

J'ai développé ici un des champs de la description : la combinatoire avec les verbes-supports. Mais la recherche de principes classificatoires dans le lexique ne peut être qu'arbitrairement limitée à cette combinatoire. Remarquons de plus que, même dans ce champ, la démarche appelle des descriptions qui ne sont pas conduites en termes strictement syntaxiques (distributionnels ou transformationnels ; voir sur ce point, quelques indications dans MARANDIN 1984).

Une autre dimensions doit être explorée, ne serait-ce que parce qu'elle a été longtemps ignorée par la linguistique ou abordée de façon non systématique (cf. la notion de sens figuré en lexicographie) : il s'agit de l'organisation métaphorique (au sens de LAKOFF ET JOHNSON 1980). Il semble bien qu'il y ait des cadres («frames») qui réunissent, disjoignent, différencient nos lexèmes. Si la joie et la douleur (...) illuminent, ouvrent le visage ou les yeux, la rancœur et la peine (...) les assombrissent ou les referment. Si on met la joie au cœur, on met la peur au ventre. On nage volontiers dans la joie, le bonheur, l'euphorie (...), alors que l'on plonge dans le désespoir, la tristesse (...). On fait quelque chose sous (le poids de) l'accablement, la peine, le désespoir et non pas sous la joie, le bonheur, l'exaltation ; par contre on peut s'élever «sur les ailes de la joie» ou «la vague du bonheur».

Méthodologiquement, il faudra adopter une approche descriptive différente pour étudier ces cadres et le recours à des corpus semble là incontournable. Si, dans le temps de la recherche, les deux descriptions doivent être séparées et peuvent être menées de façon indépendante l'une de l'autre, il semble bien que leur confrontation sera porteuse d'une approche qui rendra justice aux cohérences feuilletées et diffractées du lexique, je pense tout particulièrement au cadre temporel et à la valeur du partitif, au cadre locatif et aux combinaisons avec les verbes-supports.

Cette dernière étude est, de toute façon, indispensable pour construire en linguistique la notion de stéréotype et sa dimension symbolique (au sens de SPERBER), SPERBER 1974 ; FRADIN, MARANDIN 1979).

4. Conclusion

Le lexique est à bien des égards une idée neuve en linguistique. Malmené dans les théories linguistiques contemporaines mais aussi dans les pratiques lexicographiques traditionnelles, il est temps de l'aborder sans visée réductrice. C'est à cet objectif plus global que voudrait contribuer cet article en proposant une démarche qui ne prend jamais une position de surplomb métalinguistique.

J.-M. MARANDIN
INALF - C.N.R.S.

NOTES

1. Je tiens à remercier ici l'URL 1 de l'INALF (Nancy), en particulier Madame Eveline Martin, pour m'avoir donné accès aux différents corpus nécessaires à cette description.
2. Je renvoie pour ces notions à GROSS 1975, GIRY 1978 a ; pour la notion de double analyse, à GIRY 1978 b. J'emploierai dans cet article le vocabulaire descriptif du LADL.
3. En particulier, dans notre cas :
(la truite + une truite) est un poisson
(la joie + * une joie) est un sentiment
4. Pour une position comparable, voir GROSS 1981, 48.
5. C'est d'autant plus surprenant que GHEERBRANT pose une certaine autonomie des substantifs : «les propriétés nominales sont plus contraintes que les propriétés verbales ; puisqu'à l'inverse de ces dernières elles permettent le regroupement des N de sentiment et seulement de ceux-ci». (GHEERBRANT 1978 ; 273). Hypothèse que je reprends et qui explique pourquoi je ne thématise pas dans un premier temps la relation entre substantifs et verbes ou adjectifs morphologiquement associés.
6. cf., par exemple, le contraste suivant :
a) *Pierre a le café, la frousse.*
b) * *Pierre a la joie, le courage.*
7. C'était, en effet, le thème du colloque «Approches méthodologiques du lexique», où une première version de ce texte a fait l'objet d'une communication.
8. A cet exemple de départ, s'ajoutent, effectivement ou virtuellement, tous les autres substantifs possibles dans la structure testée à titre de groupes contrastifs possibles.
9. J'ajoute *souci* tentativement car je n'ai pas encore eu la possibilité de vérifier cet item dans les corpus TLF. Notons *Marie a / eur du plaisir*, avec le sens de «plaisir sexuel». Les parenthèses (...) en fin de listes *infra* indiquent qu'un grand nombre d'items y sont possibles.

10. Notons toutefois que les énoncés du type de (5b) ne semblent paraphrasables que par un énoncé de forme «*N₀ est adj.*» (*Pierre a du courage ; Pierre est courageux*), alors que les énoncés du type de (6a) ou (6c) et d module le paragraphe 1.2. dans le texte) admettent au moins la substitution de *avoir* par *éprouver*. C'est un indice que la valeur sémantique de *avoir* n'est pas stable dans la structure *N₀ a de le N*.
11. Cela appelle une remarque sur l'exhaustivité dans une telle recherche. En réalité il ne peut s'agir que de la volonté de travailler sur le plus grand nombre possible d'items. Or, par nécessité humaine, il semble peu probable que l'on puisse apporter la même attention à chaque item. La description doit, donc, produire ses conditions de faisabilité en permettant de choisir des items exemplaires (il y a toutes les chances que ce qui est vrai pour Ni le soit aussi pour les Nj...). *Peine, chagrin, (souci)* sont exemplaires à un autre titre : s'ils forment un groupe à part, ils devront dans chaque étape du travail faire l'objet d'une attention particulière.
12. Pris en eux-mêmes, on doit toujours les soupçonner de pouvoir n'être que le résultat de quelques caprices d'acceptabilité. Voir *infra* 2.
13. Cette proximité doit être repérable. Elle règle, par exemple, des énoncés présentant une «paradigmatisation scolaire». cf. «*velles / Les lois / font parler en Amérique le courroux des dieux, en Afrique la colère des rois...*» (B. de Saint Pierre, cité in *ILF s/v courroux*).
14. Notons que l'on trouve ce phénomène fréquemment à la faveur d'une coordination :
 a) * *Marie a de la peur*
 b) *Gaspard qui avait à la fois de la peur et du dégoût* (Benjamin, Gaspard)
15. Opérations que l'on retrouve dans les dictionnaires qui sont de bien piètre utilité dans une telle recherche (lacunes, généralisations indues, exemples coupés du contexte, etc...) Voir également la critique de la sémantique structurale dans GRUNIG 1982.
16. Dans le corpus dépouillé, il n'est recensé en phrases simples qu'avec *affection, attachement, reconnaissance* et, à chaque fois ces substantifs sont combinés avec un... *modif*. Par exemple : / *il ne pouvait / porter à son sauveur qu'une stérile reconnaissance* (Balzac, César Biroiteau)
17. *Porter* ne permet pas la double analyse du GN. cf. * *L'admiration (à + pour) Marie que porte Paul*.

BIBLIOGRAPHIE

- APRESJAN, 1966, «Analyse distributionnelle des significations et champs sémantiques structurés», in *Langages*, 1.
- FRADIN, MARANDIN, 1979, «Autour de la définition (...), in *Langue française*, 43.
- GHEERBRANT, 1978, *La nominalisation et les verbes de sentiment*, thèse de 3ème cycle, Paris 7.
- GIRY, 1978 a) *Les nominalisations en faire*, Droz.
 1978 b) «Interprétation aspectuelle des constructions verbales à double analyse», in *Linguisticae Investigationes*, II.
- GROSS, 1975, *Méthodes en Syntaxe*, Herman.
 1981, «Les bases empiriques de la notion de prédicat sémantique», in *Langages*, 63.
- GRUNIG, 1982, «Différences et ajustements», in *Langue Française*, 53.

HARRIS, 1976, *Notes du cours de syntaxe*, Seuil.

KRIPKE, 1972, «Identity and Necessity», in *Identity and Individuation* (Munitz ed.), New York, University Press.

LAKOFF, JOHNSON, 1980, *Métaphors we live by*.

MARANDIN, 1984, «Miniatures sentimentales. Syntaxe et discours dans une description lexicale», in *LINX*, 10.

PUTNAM, 1975, «The Meaning of Meaning», in *Mind, Language and Reality*.

SAUSSURE [1974], *Cours de linguistique générale*, Payot.

SFERBER, 1974, *Le symbolisme en général*, Hermann.

WITGENSTEIN, [1978], *Philosophical Grammar*, University of California Press.